

## Sacré, sacrifice

Le sacré est-il au bout du sacrifice  
comme le pouvoir est au bout du fusil ?

Le prêtre-roi des cultures impériales  
n'est pas seulement le Grand Immolateur :  
l'immolation le guette ('Hérodiade'),  
et l'ombre du jeune loup-soleil  
qui deviendra garant de la fécondité de l'ordre  
plane sur lui

('Jules César', 'Antoine et Cléopâtre')  
(Thérèse Raquin', 'Le roi se meurt')

Comme dans les corridas  
qui perpétuent le culte de Mithra  
(Lorca, Lawrence, Hemingway, Leiris, Vailland),  
le sacrificateur déserté découvre (Broch, Kawabata)  
que la soif des dieux (A. France)  
vise l'immolateur autant que l'immolé.

Il est terrible de tomber vivant  
entre les mains du Dieu vivant, dit 'La Bible'.

Et nul ne se retournera  
sur le cadavre du sacrificiant,  
pas plus que lui-même n'est autorisé  
à jeter un regard en arrière

('Richard II', 'Caligula', 'Héliogabale', 'Empereur Jones')

Le grand prêtre  
n'est que le courtisan d'un sacré capricieux :  
l'alliance qu'il renouvelle  
peut être dénoncée au nom d'une loi neuve.

Alexandre, César, Hadrien, Julien  
tâtent de tous les autels :

qui sait où le Puissant se niche ?

Laïcisé dans le rituel démocratique  
de nos modernes élections,  
le schéma persiste :

le sacrifice n'est jamais qu'un pari.  
Qui peut se vanter d'avoir attaché Dieu ?  
(Euripide, 'les Bacchantes')

Rongé par sa disgrâce,  
Gilles de Rais convoque le sacré  
qu'il invoque en multipliant les meurtres (g. Bataille).  
Autant de sommations au grand Absent (Gide  
Huysmans).

Les dieux existent,  
puisque'ils ont des interprètes, dit Tite-Live.

À quoi répond Stendhal :

Se sacrifier à des passions, passe encore.

Mais à des passions qu'on n'a pas.

Triste dix-neuvième siècle... !

L'hécatombe (sacrifice de cent bœufs),  
l'holocauste (sacrifice par le feu où rien n'est conservé)  
deviennent génocides (H. Barbusse, E. M. Remarque  
J. Amado, A. Schwartz-Bart  
Yasar Kemal)

par une étrange "régression"

qui ramène aux sacrifices humains  
les sociétés qui se veulent profanes.

Sacrifions-nous à Dieu les restes du Diable,  
comme le croyait Pope,  
ou aux diables en nous les restes de nos dieux ?

Le 'lynch' à l'échelle des peuples :  
l'Histoire substituée au récit sacré  
est devenue cauchemar (Joyce).

Le sacré dégradé (mais tout sacré se dégrade)  
ramène aussi fétiches (Freud, Caillou, Barthes).

Longtemps ravis de <sup>TF</sup> l'atténuation <sup>T</sup> du sacrifice,  
qui opère depuis les meurtres d'enfants (Daniel, Moloch, <sup>saint Nicolas</sup>)  
la symbolisation du sacrifié (la chair devenue hostie)  
en passant par le sacrifice animal,  
les ethnologues (Frazer),  
les anthropologues et les critiques (R. Girard)  
découvrent le retour à un sacré sauvage :  
on ne sait plus qui tuer.

Et de même que King Kong, dieu de nains,  
devient le monstre à qui l'on jette des vierges  
avant que ne l'humanise son passage au statut de victime  
— lui qui joue de la vierge mais sans la dévorer —,  
de même le Dieu dévoré (Christ)  
se fait dévorant (Hopkins, Thompson, Bernanos),  
et le fidèle n'est plus celui qui sacrifie (Abraham)  
mais celui qui accepte d'être sacrifié.

Après avoir célébré le Messie,  
Haendel pleure Jephthé qui a promis aux dieux  
de sacrifier la première créature qu'il rencontrera  
(il pensait à une bête, mais ce sera sa fille);  
Mozart pleure Idoménée; Racine, Iphigénie.

Les rationalisations des penseurs  
ébranlent peu les écrivains —  
enclins à adopter le point de vue des victimes  
et à faire le procès du sacré.

Ce serait pourtant refuser toute vertu au symbole  
que d'y voir une "métaphore" moins sanglante  
que le meurtre sacré du "vrai sacrifice":

"Ceci est ma chair, ceci est mon sang."

L'horreur s'attache au sacrifice non consenti  
(par la victime, s'entend).

Dans un monde plus profane,  
le sacrifice non voulu devient la catastrophe :  
mais n'est-ce pas le désir de catastrophe  
qui définit l'<sup>inconscient</sup>?

L'homme n'ose croire  
à un Dieu qui se repaît d'offrandes  
et non de sacrifices.

Ce Dieu, ces dieux, ce divin, ce sacré  
n'ont pourtant pas cessé d'exister :  
dans le polythéisme hindou par exemple.  
Aussi le recul face au sacré dévorant  
prend-il en Occident la forme d'un retour à l'Orient  
(Novalis, Hesse, L. Hearn, Segalen),  
un Orient expurgé de ses sacrifices.

Le sacrifice interrompu d'Abraham  
(on devrait dire d'Isaac, puisque c'est lui la victime)  
fait la gloire du monotheïsme judeo-chrétien  
(auquel l'islam se réfère tout autant) :

Dieu est le meilleur  
puisque'il épargne la victime et le sacrificiant.

Sa bonté transparaît dans son revirement (Kierkegaard).

Mais la victime épargnée  
oublie-t-elle l'arbitraire de sa désignation ?

Le sacrifice du Christ est ambigu :

"Pourquoi m'as-tu abandonné ?"

— d'autant qu'on en punit les meurtriers :

le sacrificiant n'est-il plus l'instrument du sacré ?

Loin d'être "le sacrifice qui met fin aux sacrifices" et l'hommage suprême à la "victime fondatrice" (R. Girard), ce sacrifice-là n'est pas interrompu et il ne cesse de se répéter :

l'extrémisme divin fait un retour en force.

Et la fascination qui s'attache au sang versé (divin, humain, ou animal)

dans la répulsion des druides, des Barbares, des Azteques, des idoles

se heurte au hurlement de Blake :

Tout ce qui vit est sacré.

Tout meurtre est sacrilège.

Le "bon Dieu" n'est qu'un diable (Goethe Sartre) habilement maquillé.

Alors, réinventer les chemins du sacré ?

Ceux qui ne passent pas par l'autel (<sup>néopaganisme</sup>  
ou ceux dont l'autel s'orne de lait,  
panthéisme)  
de miel, et de vin (Keats) ?

Vérité historique qui sous-tend l'image  
d'un retour aux dieux de pierre (Farmer)  
comme les mythes du vampire (Ph. K. Dick)  
nous ramènent à l'horreur du sang :  
la plongée imaginaire vers les dieux archaïques  
permet aux écrivains  
de signaler l'archaïsme du "Dieu vivant".

Krishna, pour sa part,  
fait sans cesse l'éloge ('Bhagavad-gītā')  
d'un sacrifice-offrande  
que double le sacrifice intérieur  
(le renoncement à l'illusion du désir).

Si Bouddha se fait lièvre pour nourrir l'affamé  
et se jette dans le feu,  
c'est de son propre chef : nul ne le lui demande.

L'exemple n'est pas la dette,  
s'offrir n'est pas donner :  
arracher le sacré

aux lois de l'échange et du rachat  
est un horizon de poète

et, tout autant que les <sup>fr</sup> philosophes <sup>†</sup> (Diderot),  
les tenants de la grâce (Racine)

non seulement dénoncent la cruelle inutilité  
de tous les sacrifices (W. Herzog),  
mais voient aussi le sacrifice inutile

<sup>fr</sup> dans la moindre souffrance :

<sup>fr</sup> Souffrir est une bêtise  
quand on peut faire quelque chose de mieux <sup>†</sup> (Lautréamont).

Et,  
si Maïakovski <sup>fr</sup> se crucifie sur la moindre des larmes <sup>†</sup>,  
c'est au nom d'un sacré du bonheur et des joies  
— dont la Révolution se voulait l'acte fondateur,  
avant de retomber dans les rites du sang :  
catastrophe

que le poète ponctue de son propre suicide.

L'intériorisation  
et la miniaturisation du sacrifice  
sont certes traditionnelles :  
la taille ne fait pas le sacré.

Et quand Rilke déclare :

Le chemin de l'intériorité à la grandeur  
passe par le sacrifice,  
c'est à un renoncement qu'il songe :  
le sens fait le sacré et le sacré le sens.

Face aux littératures qui exalte le sang impur  
dont s'abreuvent les sillons,  
les thèmes du sacré fou  
et des orgies meurtrières (Gide, Bataille),  
pour ambigu qu'ils soient,  
préparent la célébration  
de la sainteté des affections humaines (Keats) :  
dénichant le sacré dans l'hommage à la vie (R.Rolland)  
et non dans son amputation.

L'horreur troublée  
du sacrifice confus à des dieux inconnus ('Woyzzeck')  
rejoint le thème du vengeur : ('Lulu')  
sacrifice privé ou tribal (Tourneur)  
ou le sacrificiant autodésigné (Shakespeare)  
se fait usurpateur de rites,  
et que la communauté n'ose ni avaliser  
ni déساouer (D'Annunzio).

Agir dans l'esprit du sacrifice  
(même si l'action n'est pas sacrificielle),  
c'est encore sacrifier.

Agir sans s'occuper du fruit de l'action,  
voir l'action dans l'inaction et l'inaction dans l'action,  
ne pas s'attribuer l'acte, ne pas se l'interdire<sup>7</sup> :  
telle est la sagesse de l'hindouisme.

Discerner le sacré hors du rite  
(car, pour le profane, c'est le rite qui produit le sacré),  
l'abnégation<sup>7</sup> mineure<sup>7</sup>, l'oblation souterraine,  
le sacrifice imperceptible,  
tâche de poète :

une pièce de monnaie jetée dans une rivière (V. Woolf),  
une robe prêtée (K. Mansfield),  
un amour repoussé par amour du repos (Mme de La Fayette),  
un bonbon ou un chant (J. Renard, Banerjie),  
sacrifices anodins qui n'ébranlent pas le monde,  
et qui amplifie à peine  
l'attention de l'écrivain - célébrant,  
loin des fanfares hugoliennes  
(Éponine sauve Marius, Valjean sauve Cosette,  
Javert sauve Valjean)  
et des fanfaronnades de Dickens  
(‘l’Histoire de deux cités’)  
ou de Bernanos (‘Dialogue des carmélites’).  
Le don discret (Wordsworth, Gorki, Tchekhov  
Stendhal, Gh. Anderson  
W. Stevens, Coetzee),

révèle la face cachée du sacrifice :

l’histoire de la bonté invisible  
(Goldsmith, Fielding, James  
Conrad, Maeterlinck, Ritsos).

Le don enchaîne,  
l'offrande libère :  
la frontière s'amenuise, mais demeure réelle.

Est sacrifice tout ce qui produit du sacré,  
non qui sacrifice à un sacré constitué.

Malgré Platon, Socrate ne fonde pas l'Eglise.  
Pas plus qu'Orphée ne renonce à Eurydice,  
ni Tristan à Yseult.

La prodigieuse expansion d'Amour et de Psyché  
(seuls vrais rivaux du monothéisme)  
n'a-t-elle pas d'abord ce sens :  
que l'amour sacralise l'amant, l'aimée  
(cf Aragon, "la Messe d'Elsa",  
'le Voyage en Hollande'),  
et le lien qui les noue,  
fût-ce en séparation ?

Autre rivale du Christ,  
Isis ne renonce à rien

— pas même au meurtrier  
de l'époux qu'elle remembre (Plutarque  
Apulée).

Et Psyché se place au rang des dieux  
en créant Volupté — pas par l'abnégation.

De même Prométhée se délivre  
en renonçant au renoncement  
qu'impliquait son désir de vengeance (Shelley).

C'est en littérature (Emerson, Whitman,  
St. Erane, Tzara, Ginsberg),

non dans les religions,  
que naît cet idéal

d'une sacralisation universelle

— non par le "sacrifice"

mais par l'accomplissement du sacré.

Certes, les œuvres ne manquent pas où le sacrifié s'offre en expiation, tout fier d'être l'Élu (Melville, Faulkner) et bâtit le bûcher qui consacrera sa gloire (Ibsen, Strindberg, Dostoiévski). Mais s'immoler, c'est immoler quelqu'un. Pour altruiste qu'il soit, le suicide est un meurtre. Et, quoi qu'en donne à voir l'image du bouc, les cultes sacrificiels préfèrent tuer le pur plutôt que l'impur.

Le mythe du sacrifice purificateur mène à l'autogestion d'un sacré terrifiant (De Quincey, T. Herbert, Castaneda) Bourreau - victime, Mishima se tue pour rendre vie à un sacré défaillant (la divinité de l'empereur, le militarisme japonais). Polyeucte, au nom d'un Dieu nouveau, profane les idoles (Corneille). La mère d'Iphigénie insulte au sacrifice en tentant de la sauver — comme les bergers de légende refusent d'exécuter le nouveau-né.

Et Nerval constate :

Le dieu manque à l'autel où je suis la victime,  
tandis que Baudelaire déplore  
être à la fois "la plaie et le couteau" :  
l'horreur des rites sans foi,  
comme celle des fois cruelles,  
passe dans le désarroi des idéaux naissants  
qu'aucun rite n'incarne  
et qui minent longtemps les rites d'autrefois :

Il serait temps, soupire Rilke,  
que les dieux sortent des maisons habitées,  
et qu'ils renversent chaque mur dans sa maison.

Nouvelle face.

Le vent seul que ferait cette page en tournant  
suffirait à retourner l'air  
comme une motte de boue.

Certes, rien ne brise aussi bien que l'espoir.

Comme tous les dieux,  
ceux dont Rilke prédit (prépare) l'avènement (le retour?)  
auront leurs anti-dieux :

de même qu'aux Indes chaque Deva a son Asura,  
et chaque sacré son diable,

de même les dieux inconnus de demain,  
dont les poètes saluent l'émergence (Michaux)  
et qui se garent des deuils et des joies (Swinburne)  
de ceux qui sans raison s'attachent à leur angoisse,  
risquent de nous plonger  
dans l'austérité des initiations nouvelles.

C'est autour des évanescences  
et des émergences du sacré,  
en bref

des périodes où s'opère sa redistribution,  
que les choses se nouent comme lors de la naissance  
— simultanée, quoi qu'en dise Nietzsche —  
de l'hymne et de la tragédie :

contre un sacré nouveau (la loi d'Etat),  
Antigone protège  
une loi plus ancienne que la loi.

Pour un sacré nouveau,  
Lord Jim se fait martyr,  
confusément :

Comme la fumée enveloppe le feu,  
comme la poussière recouvre le miroir,  
comme le ventre cache l'enfant,  
ainsi l'univers est enrobé de désir  
(‘Veda’).

Le socialisme de demain  
sera celui de la joie, dit Wilde,  
tandis que Camus rêve  
d'une société sans esclaves ni rachat  
qui parviendrait au dénuement par le bonheur  
(Préface à la ‘Ballade de la geôle de Reading’).

Loin des temples  
où vagit un sacré que le rite emmaillotte,  
loin des profanations  
qui tentent sa résurrection par le sacrilège  
(Dada, le surréalisme, Bataille, Genet),  
le souci de restaurer  
une saisie mythique du réel (Hölderlin),  
d'en empêcher la banalisation,  
de parvenir au constat que tout est précieux,  
ce sentiment qui inspire le photographe,  
témoin de l'éternité de l'éphémère,  
gagne l'ensemble de la société.

L'oreille prête au chant du monde (Ritsos)  
discerne-t-elle sa mélodie ?

De moins sait-elle qu'il chante,  
comme le voyant sait  
qu'il faut se laver les yeux entre chaque regard  
Le monde est toujours neuf, (Kurosawa).  
il nous est donné dans son innocence première  
(Eluard).

Et si nous ne discernons du sacré futur  
que ses ombres présentes,  
c'est que le sacrifice est l'ombre portée de la joie.  
Non pas la voie royale  
qui permettrait de se l'approprier  
— comme un graal, simple vase  
ou épée à qui l'empoigne (Suhrawardī),  
mais la voie restaurée de l'émerveillement.

L'âme enchantée (R. Rolland)  
n'ignore pas la douleur.

Et le Phénix brûle (Attar).

L'effondrement et la liquéfaction peuvent être  
(mais la voie du malheur n'est jamais la plus sûre)  
parties intégrantes d'un possible sacré :  
ce n'est pas ce qui vient à vous,  
mais ce qui sort de vous qui est sacré, dit Milosz,  
modelant tout sacré non sur le sacrifice  
mais sur la création,  
tandis que les orthodoxes (Levinas)  
lui opposent la sainteté ...

La vie cicatrice autant qu'elle déchire ;  
ce qui meurt n'est pas loin de ce qui vit :  
Tout est éternel. Rien n'est éternel. Nous sommes  
Et Kafka, (Éluard).

Témoin douloureux des sournoiseries du sacré,  
chante les ruses de la plénitude,  
que nul n'assigne à résidence, à horaire ou à rite.

Il est parfaitement concevable  
que la splendeur de la vie  
se tienne prête à côté de chaque être,  
et toujours dans sa plénitude,  
mais voilée, enfouie invisible, lointaine.  
elle est là pourtant, ni hostile, ni malveillante,  
ni sourde.

Qu'on l'invoque par le mot juste, par son nom juste,  
et elle vient.

C'est là l'essence de la magie.

La création bien sûr comporte des sacrifices :  
les siens.

¶ Ce qui est créateur doit se créer soi-même <sup>¶</sup>,  
consécration qui s'achève en surplus,  
pas en manque

— quoi qu'en disent les tenants de la castration.

Poétiser le monde  
et que cette poésie soit faite par tous (Lautréamont).

Un sacré sans frontière et sans nom  
est à notre portée :

pourvu que nous anime  
le désir de ne pas le saisir.